



Vue de l'exposition *Baselitz – La rétrospective*, Centre Pompidou, Paris, 2021.  
Au premier plan : Georg Baselitz, *Dresdner Frauen*. 1989-90, bois de frêne et tempera.

# GEORG BASELITZ ET AXEL CASSEL LES LOUPS DES FORÊTS

Issus de la grande forêt germanique, Georg Baselitz comme Axel Cassel ont renversé la sculpture contemporaine en revivifiant la taille directe du bois auprès des cultures africaines et océaniques. Rétrospective de deux géants allemands, poètes qui lèvent les mains devant la terre brutale.

PAR EMMANUEL DAYDÉ



Vue de l'exposition d'Axel Cassel,  
*La Feuille et l'Âme*, musée Alfred-Canel, Pont-Audemer, 2021.

---

**Baselitz – La rétrospective**

Centre Pompidou, Paris  
Jusqu'au 7 mars 2022

Commissariat : Bernard Blistène et Pamela Sticht

**Axel Cassel – La feuille et l'âme**

Musée Alfred-Canel, Pont-Audemer  
Jusqu'au 3 avril 2022

Commissariat : Mathilde Legendre

---

« Les poètes lèvent toujours les MAINS. Le blasphème est en nous », avertissait Georg Baselitz dès son premier *Manifeste pandémonique* en 1961. En juin 1980, le sulfureux peintre qui a mis la peinture cul par-dessus tête, alors âgé de 42 ans,

offusquait à nouveau le monde de l'art – mais cette fois-ci bien au-delà des deux Allemagne de l'Est et de l'Ouest – en présentant à la Biennale de Venise non pas une série de peintures mais un unique et sidérant *Modell für eine Skulptur* (« Modèle pour une sculpture »). Brutalement taillée à la hache et aux ciseaux, badigeonnée de noir et de brun, une figure « si chétive, si blessée » – selon ses propres mots – tente difficilement de s'extraire de sa gangue de bois laissée informe, en dressant le bras droit, paume tendue vers le ciel. Bien que se disant inspirée par une figure Lobi qui appelle la pluie, cette « proposition de sculpture », préfiguration selon Baselitz d'une nouvelle sorte d'image, fut assimilée au salut nazi, engendrant scandale et gloire. « L'art, résume Baselitz, ne peut avoir un sens pour la société que s'il signale des conflits. » Avec son

Modèle au geste provocateur, le peintre réinvente la sculpture de la fin du XX<sup>e</sup> siècle sans même avoir besoin de la renverser comme il le fait en peinture, mêlant création contemporaine, réminiscence historique, art médiéval, art brut et art africain. « Je suis né dans un ordre détruit, un paysage détruit, une société détruite, rappelle-t-il. J'ai été contraint d'être naïf et de tout remettre en question. »

## Trop peu soi-même

En passant à l'Ouest, le Saxon Hans-Georg Kern, né à Grossbaselitz (le Grand Baselitz, déjà !), un petit village près de Dresde en ex-RDA, avait pris pour pseudonyme celui de Georg Baselitz. En quittant l'Allemagne pour la France, Axel Limmeroth prend à son tour pour nom de guerre

celui de sa ville natale, Cassel, résidence des frères Grimm et de la Documenta, pour devenir Axel Cassel. En 1980, le jeune Axel, en rupture avec des études de droit abandonnées à la Sorbonne, veut lui aussi repartir de zéro. Bien que sorti diplômé en gravure de l'école des Beaux-Arts de Paris, le jeune homme de 25 ans préfère sculpter à corps perdu des petites têtes et de longilignes figures de glaise, au fond d'une cave étroite. Tel le narrateur du *Terrier* de Kafka, obsédé par l'impossibilité de construire une demeure souterraine qui lui garantirait une sécurité absolue, l'artiste enfouit ses œuvres et va jusqu'à s'enduire lui-même, telle une gangue protectrice, de la boue du chantier du Trou des Halles. En 1984, l'homme aux semelles de vent abandonne ses premières sculptures en terre crue et en éléments de chantier pour un long







Axel Cassel.  
*Sans titre.*  
1997-99, bronze, h. : 224 cm.

## Les esprits de la terre

voyage en Papouasie-Nouvelle-Guinée, en Irian Jaya deux ans plus tard puis à Java et à Bali en 1988. En Océanie, il apprend que les femmes Chimbu qui ont perdu leur mari enduisent elles aussi leur corps d'argile grise en signe de deuil. En Irian Jaya, sa découverte des Asmat, qui croient que le premier homme a été sculpté dans du bois et se considèrent pour cette raison comme une nation d'arbres vivants, l'incite, à l'instar de ce « peuple de l'arbre », à se mettre à sculpter au canif de petites figures.

Convaincu d'« une complicité de par le monde entre gens qui travaillent le bois en taille directe », le *wanderer* franco-allemand se rend plus tard, en 1993, au Burkina Faso, dans le but avoué de rencontrer des sculpteurs Lobi. Longtemps jugés un peu frustes, les Lobi, nation de 250 000 âmes qui se partagent entre le Burkina Faso, le Ghana et la Côte d'Ivoire, cherchent, au-delà de tout réalisme, l'adéquation la plus juste entre le matériau et les forces qu'il renferme. Accordant leurs têtes trop fortes et leurs bras trop longs selon des proportions magiques, leurs figures Bateba au bras levé – dont la nature dangereuse (on prend le risque de voir ses doigts rester collés au bois) n'a pu que plaire à Baselitz – effectuent ce signe conjuratoire selon les seules lois de la branche d'arbre qui s'élève en bifurquant. Tout comme les Lobi,

Vue de l'exposition *Baselitz – La rétrospective*, Centre Pompidou, Paris, 2021.  
Georg Baselitz.  
*Modell für eine Skulptur.*  
1979-1980, bois de tilleul et tempera, 178 × 147 × 244 cm.  
Museum Ludwig, Cologne, prêt de la Peter und Irene Ludwig Stiftung.



Georg Baselitz. *Ralf III*.  
1965, huile sur toile, 100,5 × 80 cm.  
MNAM – Centre Pompidou, Paris.

le Saxon a toujours déclaré une étrange addiction aux appendices – mains, pieds et nez – trop gros. Du fait, dit-il, « d'une sensation déplaisante, psychologique, de terreur liée à l'Église chrétienne » et « d'une culture des gens du nord des Alpes, qui croient plus aux trolls qu'aux anges, et aux esprits telluriques qui vivent dans la terre et dans la forêt ».

Préférant collectionner au fait d'aller à la rencontre des autres, Baselitz vit dans un univers hermétique, « le regard tourné vers l'intérieur de sa vie et de son cerveau ». Cassel au contraire veut vivre au-dehors de lui-même, allant au contact de ces sculpteurs anonymes qu'il admire pour leur acheter des pièces. « Je suis ivre de la vie et des autres », clame-t-il. Loin de piller les arts océaniques et africains traditionnels, Cassel cherche à les exorciser, à deviner leur secret perdu. Sa rencontre avec le sculpteur Lobi Tyohepte Pale dans son village de Bakpulona le marque à jamais : « Il avait une critique à formuler, se souvient-il, car il trouvait mes têtes trop petites et justement, je lui faisais le même reproche, car je trouvais les siennes trop grosses. Mais quand une sculpture devient-elle active ? lui ai-je demandé. Quand elle est chaude, m'a-t-il répondu. »

## Femmes de Dresde et d'Afrique

En 1975, désireux de se confronter au monumental, Baselitz s'installe avec sa famille dans le château médiéval de Derneburg, prenant pour atelier une ancienne salle d'armes. C'est dans ce vaste espace mal chauffé qu'il taille à la tronçonneuse des troncs entiers de bois d'Europe du Nord, tilleul, cèdre, hêtre et bouleau. La chute du mur de Berlin en 1989 fait remonter en lui ses souvenirs enfouis de la Seconde Guerre mondiale. Une semaine après les terribles bombardements alliés sur Dresde en 1945, le petit garçon de sept ans a traversé dans un chaos absolu les rues invisibles d'une ville qui n'existait plus. En hommage aux *Femmes de Dresde*, ces Allemandes qui ont déblayé pierre par pierre les décombres en échange de tickets de rationnement, il travaille pendant une année sur une série de têtes entièrement teintées de jaune. Réduits à des formes ovoïdes géantes, les visages sont massacrés à la tronçonneuse, brutalisés, entaillés, saignés, criblés de trous, à l'image de murs mitrillés.

Tout autant couvert de poussière et de copeaux, Axel Cassel préfère la consonance poétique à cet abattage de bûcheron. Plus que le chêne et le merisier, l'homme qui aimait les arbres travaille presque exclusivement des bois d'Afrique, qu'il polit et réfléchit avec délicatesse : l'iroko jaune qui vire au brun-rouge – qu'il fait venir par cargaison du Gabon ou de République centrafricaine –, le sipo rouge, venu lui aussi de la forêt primaire du continent noir, ou encore le meranti de Malaisie. Lorsqu'en 1994, traumatisé par le génocide des Tutsi au Rwanda, Axel Cassel réalise la sculpture *Home is Africa*, le sculpteur cherche à retrouver l'équilibre et l'harmonie disparus dans cette effigie archaïque d'un homme qui brandit la tête d'un autre homme. Comme dit Michel Butor, le loup Cassel se fait alors « berger des lueurs ».

## Cascades et germinations

En 1990, sans renoncer à ses explorations extra-européennes, l'artiste quitte Paris pour s'installer en Normandie, loin de la foule déchaînée. Avec son épouse, l'artiste d'origine polonaise Malgorzata Paszko, et bientôt ses trois enfants, il investit une ancienne usine à ruban près

Axel Cassel.  
*Les Deux Sœurs*.  
2011, bois d'iroko, h. : 225 cm.







d'Orbec, dans un petit village situé au cœur du pays d'Auge, se mettant hors du monde pour mieux l'investir – en « faisant de l'horizon son hamac », comme l'écrivait Gérard Barrière. Immergé dans le bocage, auprès d'un cours d'eau qui serpente, sous de douces collines que surmonte une rangée de sapins, l'artiste infuse son propre corps dans la nature, qu'il ne s'agit plus d'abstraire mais de vivre comme une réalité. Il résulte de cet abandon à « la liberté du vent, de ses poussières, de ses pollens » de nouvelles sculptures en forme de feuilles ou de graines, qui paraissent pousser vers le ciel, tels les haricots magiques des contes. Apparu dès la fin des années 1980, le motif de la graine se met alors à féconder des « germinations de rubans bruns tremblants » et des « cascades d'harmonieuses virevoltes », comme l'observe son ami Butor. D'enveloppantes figures-feuilles, dignes de wagnériennes filles-fleurs du Rhin, s'éploient en arc, comme celles du gingko, ou se divisent en lobes arrondis, comme celles du chêne.

## Des loups remplis d'humanité

Au milieu des années 2000 s'ouvre le temps du jazz, cet art de l'improvisation que pratiquent Émile Parisien, Leïla Olivesi ou Sylvain Darrifourcq, dont le sculpteur défend la création rythmique et utopique en la soutenant dans des festivals. *Axel erotic* – comme le surnomme Darrifourcq – se livre à son tour à l'improvisation avec le cycle des coupes et des coupelles, ces bols primitifs à la rondeur parfaite qui permettent à l'homme d'éteindre sa soif depuis le Néolithique, suivi de celui des toupies, ce jeu d'enfant avec le mouvement perpétuel. Les reproduisant en cire, en plâtre ou en terre, avant de les couler en bronze, l'artiste combine avec maestria ces cercles creux dans l'espace, pour en faire des dormeurs, des rêveurs ou des guerriers blessés. Il s'attarde encore sur la figure du poète ivre, que lui inspire le mélancolique Chinois Li Po : « Levant la tête je contemple la lune sur la montagne, écrit le poète. Baissant la tête je songe au pays natal. »

À partir de 2011, Baselitz, toujours hanté par la destruction, semble abandonner la figuration humaine pour ce qu'il appelle Le Côté sombre : de monumentaux tas de bois charbonneux taillés à la tronçonneuse puis coulés en bronze noirci mat, qui évoquent des branches calcinées.

Axel Cassel.  
*Petite Usine et volutes.*  
2013, bronze, h. : 213 cm.





Georg Baselitz. *Zero Dom*.  
2015, bronze patiné, 301,5 × 163 × 151 cm.  
Collection particulière.



Axel Cassel.  
*Pièce de silence*.  
1998, bronze, bois d'iroko et 470 cloches tibétaines.

En octobre dernier, l'occasion de son installation à l'Académie des Beaux-Arts (en qualité de membre associé étranger) s'accompagne de l'érection sur le parvis de l'Institut de France de l'une de ses ultimes sculptures noires, *Zero Dom*, « un igloo, une tente, une charpente sans enveloppe, le vent siffle à travers ».

En 2013, croyant rendre hommage à la statue d'une petite baigneuse du Néerlandais André Vranken, Axel Cassel se retrouve à strier un corps de fines rainures nuageuses, telles les volutes de fumée qui s'échappent d'une cheminée. Lui, le sculpteur corporel du solide, du concret, celui qui cherche à cerner le permanent, se prend tout d'un coup à tailler dans le vide l'impermanent, l'immatériel, le fugitif.

*Rhombes*, un poème de Gérard Barrière illustré de fines gravures de sa main, l'annonçait pourtant : « Une voix dit : la fumée est le chemin des âmes, comme l'eau est le chemin des âmes. » Comme s'il pressentait sa propre dispersion en cendres, Axel le grand dresse de voluptueux totems d'antimatière qui brûlent du sol au plafond, et se met à peindre d'apocalyptiques incendies en noir et blanc. Édifiant à sa manière son propre *côté sombre*, Cassel donne forme au cancer qui le ronge en rendant solide la vapeur d'un corps évanoui, à travers lequel le vent siffle. Foudroyé en 2015, le sculpteur des feuilles de l'âme et des fumées du corps s'est mélangé aux nuages pour retomber en pluie sur la terre. La meute n'est plus, les loups sont sortis du bois. ■